

De vive voix 9.07

Janvier 2022

« Total eclipse of the heart »

Point de vue d'un prof ordinaire sur les dernières négos

Par Marie-Claude Nadeau

Il reste 14 mois à notre convention collective actuelle. Ouep. Juste ça. Elle sera échue le 31 mars 2023, ce qui veut dire que bientôt, nous devrons nous mobiliser pour négocier à nouveau. Avant d'en arriver là, je vous propose mon humble réflexion de prof lambda sur les dernières négociations.

Des gains affaiblis par le contexte

La première pensée qui me vient en tête lorsque je songe aux dernières négociations, c'est cette affirmation entendue lors de l'une de nos assemblées générales : « on a obtenu un 2% historique ». Ainsi notre hausse salariale de 2% par année (durant les trois ans que dure notre convention collective) serait un gain appréciable par rapport aux anciennes conventions collectives. C'est vrai que lors de la négociation précédente, nous avions obtenu une majoration de 1,5% pour l'année 2016, de 1,75% pour l'année 2017 et de 2% pour l'année 2018... Mais on a tous payé une épicerie hors de prix, récemment, non? Que devient notre hausse salariale de 2% quand le coût de la vie explose? En 2021, notre salaire a augmenté de 2%, pendant que le coût de la vie, lui, a augmenté de 5%. Du coup, ce gain si génial de notre dernière négociation est terni.

Honnêtement, durant les dernières négos, les hausses de salaire ne m'intéressaient pas. Dans le chaos de la COVID, devant la détresse des soignants et celle des étudiants qui éclataient en larmes sur mon écran, il me semblait que voter pour la grève, c'était non seulement inutile, mais aussi un affront à l'effort de colossal que chacun faisait pour tenir bon. À quoi servait-il de dépenser ma rare et précieuse énergie de prof en tourmente pour négocier avec un gouvernement si populaire dont le rapport de force était en béton armé? N'était-ce pas honteux d'exiger de meilleures conditions de travail alors que la société québécoise entière était sous pression, accumulant les faillites, les chômeurs autant que l'épuisement de ceux qui se surmènent à cause d'une pénurie de main d'œuvre? C'était le chaos dehors, le vent rabattait sur le dos des citoyens des rafales de feu et d'eau, tout et son contraire, sans sens, dans un inconfort grandissant. Alors vraiment, l'enseignante en pantoufles, devant son ordinateur fatigué, avait-elle des besoins plus urgents que les autres? Je ne le trouvais pas. Mais tout de même, une question me hantait : si les

enseignants ne se battent pas pour assurer la qualité des conditions qui régissent l'enseignement supérieur, qui le fera?

La dilution

J'ai l'impression que nous étions nombreux.ses à nous désintéresser des dernières négociations. Difficile de se sentir interpellés par ce qui se passe aux tables centrales et sectorielles quand notre corps professoral porte en lui le poids accumulé des deuils vécus par tous ses membres, quand chacun se débat entre anxiété et léthargie devant son fil de nouvelles apocalyptiques. Avouez que devant les mégafeux, les inondations, les centaines de milliers de morts, le décès de Joyce, le décès de George et de tous les autres, les manifestations, les fausses communes découvertes...nos luttes syndicales apparaissent minuscules. Pas étonnant que l'actualité ait éclipsé les dernières négociations!

Mon plus beau souvenir des négos, c'est mon sandwich de chez Arousse, sous un soleil trop chaud, à jaser avec mes collègues en présentiel pour la première fois depuis des mois. J'étais venue au collège ce matin-là avec les vitres de la voiture baissées, l'impression d'un *road trip* exotique après un hiver enfermé dans mon chez-moi. L'autoroute 640 ne m'avait jamais paru plus excitante qu'en cet instant où mon t-shirt bleu de la CSN battait au vent! Cette euphorie-là diluait aussi mon attention portée aux négociations, je venais faire mon quart de piquetage plus pour voir enfin des gens en personne plutôt que pour défendre mes conditions de travail.

L'été a passé, l'entente mijotant lentement de son côté pendant que j'oubliais mon t-shirt CSN dans le fond de mon tiroir. Puis, l'automne 2021 est venu avec ses nouveaux défis de présentiel-broche-à-foin-mais-quand-même-apprécié. Je me rappelle avoir lu avec un intérêt tiède le très éclairant [PowerPoint](#) faisant un résumé de l'entente proposée (voir [De vive Voix 9.04 - Spécial entente de principe](#)). J'y voyais des gains pour les bas salariés, les précaires, les enseignants à la formation continue. Je me disais que ce n'était pas parfait, pas parfait du tout, mais que ça nous rapprochait un peu de ce qui ressemble à une reconnaissance de leur valeur, enfin. Cependant je voyais les précaires galérer dans les corridors à tenter de reconnaître leurs collègues qu'ils n'avaient aperçu auparavant qu'à l'écran, ou la tête entre les mains devant la pile de mauvaises copies à corriger, débordés, découragés, trop souvent seuls pour affronter ce type de vague. J'entendais parler de « l'historique 2% » en hausse salariale tout en payant plus cher tout ce que j'achetais. Je m'intéressais à l'annexe sur la liberté académique me demandant quand même à quel point l'administration m'appuierait concrètement si jamais ça dérapait malgré moi dans ma classe (mettons qu'en littérature, les chances de dérapage sont nombreuses!). J'applaudissais les gains à propos des proches-aidants en mesurant la vertigineuse quantité de mes collègues qui allaient pouvoir en profiter parce que la population vieillit, parce que nos parents vieillissent, parce que la COVID est longue et que la vie nous effrite. C'était comme des miettes alignées les unes derrière les autres sur le sol en décombres de notre enseignement de pandémie. Des belles miettes brillantes et prometteuses, mais si peu importantes en regard de ce fouillis dans lequel je naviguais au quotidien.

Les dernières négociations, elles ont été éclipsées par mes classes pleines de nez sortis du masque, par mes copies décourageantes, mes étudiants égarés, par les absences COVID à gérer, les reprises d'examens et mes repères à rebâtir.

Reste donc 14 mois pour élucider ce mystère : comment nous intéresser collectivement aux prochaines négociations malgré la surcharge de travail en plus des bouleversements personnels et collectifs? Comment faire pour que la prochaine fois, on ne reste pas figé dans l'ombre de tout le reste? On voit bien que les étudiant.e.s ont besoin d'enseignants résilients pour relever les défis qui les attendent, que la société a besoin de citoyens éclairés par une solide formation générale pour établir ses jugements parmi la surcharge d'informations. On sait que le marché du travail a besoin de cohortes énergiques, bien formées, nombreuses. Tout ça repose sur notre capacité à maintenir l'équilibre dans nos institutions scolaires. Il faut des profs présents, résistants, épanouis, entendus. Parce que « together we can take it to the end of the line ». (Avouez que vous aurez cette chanson-là de coincée dans la tête durant un bout de la journée...)